

ROMANS, RÉCITS

rai d'évoquer les magnifiques traductions du grand écrivain pour la pudique raison que je ne les ai pas lues —, ce qui nous vaut aussi d'utiles réflexions sur la traduction : « [...] est-ce vrai qu'une chose ne peut se dire que d'une seule manière ? Plus le temps passe, et plus il me semble devoir répondre que c'est faux. » Citation qui nous permettra de conclure avec deux exemples de traduction d'une même phrase de Landolfi, l'une émane d'André Pieyre de Mandiargues et se trouve dans la préface à *La femme de Gogol*, l'autre de Monique Baccelli la traductrice du présent ouvrage dont on apprécie les talents de traductrice : « Etablissons tout de suite le point suivant : de la littérature de Pouchkine ou de tout autre, il ne m'importe à moi qu'un beau rien. » « Précisons tout de suite le point suivant : moi de la littérature de Pouchkine ou de qui vous voudrez, je m'en contrefiche. »

Dans ce « beau rien » repose la force et le paradoxe de l'écrivain Landolfi. |

1. Desjonquères, 1989.
2. Gallimard, 1969.

SUITE LANDOLFI

EXTRAIT

Mon cher Ignazio, le jeu, oui, le jeu ! Et qui oserait me le reprocher ? Je mène une telle vie ! C'est vrai, mes nuits sont brûlées, mes journées fermées au soleil et aux jeux de l'air ; elles se passent au contraire dans la torpeur et dans le sommeil. Et alors ? Périr le soleil jaloux, et qu'il s'abîme pour toujours dans les remous de l'éther, et qu'une nuit éternelle étende sur nous ses ailes. « Louée soit la nuit éternelle, loué le sommeil éternel. » Mais non pas le sommeil, la fièvre nocturne, les sombres passions qui nous tourmentent et qui nous damnent, et, parmi celles-ci, la plus ardente et la plus sombre, la plus sinistre et sacrée, le feu indomptable des ténèbres, le jeu, divin et infernal. Qui le premier osera me blâmer ? Et quelle raison ai-je de me justifier et de mettre en avant ma misérable vie ? Mais quand je serais le plus grand des grands de la terre, et même si dans mon cœur resplendissait un éternel printemps, même si j'étais tranquille et heureux, je voudrais toutefois renier toute espèce de bien céleste ou terrestre, et c'est volontiers que je les jetterais avec dédain aux pieds de cette sombre déité ! Ici se décident les nobles destins, ici l'homme, non plus seul mais dans sa vraie patrie, attend, parmi des milliers d'autres êtres tremblants, le geste de

la main qui le comblera ou le jettera à terre, ici il ne feint pas d'être un créateur, il n'attend pas, par l'intermédiaire de médiocres inquiétudes, sa condamnation ou sa grâce ; ici, tout entier créature, il sollicite, tel le calice d'une fleur ouverte aux dons et aux offenses du ciel, une réponse immédiate, prêt à se révolter, prêt à adorer, prêt (si c'est vraiment un homme) à adorer même s'il est frappé. Et pourtant, miracle de la grâce, par un décret imperscrutable, il y a dans cette condition quelque chose d'héroïque : ici souffle l'ample, encore que vorace, vent des espaces ; qui dissipe les ambages mesquins, les lâches et fastidieux compromis, ici, un instant roi et empereur, et l'instant suivant ver de terre, le rejeton de l'homme, qu'il soit renversé ou qu'il triomphe, est également renversé, et donc il triomphe toujours, si c'est avec un cœur pur qu'il baisse la tête devant les volontés du ciel. Ici, frappé d'une religieuse stupeur, il vit ses heures les plus graves ; ici, en fin de compte, l'Aventure et le Mystère, ces dons suprêmes de la Providence, conduisent librement leur parcours. Loué soit donc le jeu, la plus haute activité de l'esprit humain !